

# L'ÉTÉ DERNIER

Un film de Catherine Breillat



**Un thriller amoureux porté par Léa Drucker, inquiétante et sublime à la fois**

Un monstre de froideur implacable, jusque dans le bleu abyssal de son regard. C'est la première image qu'on a d'Anne (**Léa Drucker, impressionnante, créatrice d'inédit**). Les yeux dans les yeux, elle interroge une jeune fille tremblante sur un ton inquisiteur. « *Est-ce que tu avais bu de l'alcool ce soir-là ? Tu es sortie avec combien de garçons cette année ? Moins de dix, plus de dix ? Et tu as couché avec combien d'entre eux ?* » On imagine une commissaire de police. Anne est en vérité une éminente avocate pénaliste et veut tout savoir de la jeune fille, victime d'un viol, qu'elle s'est engagée à défendre. Voilà toute sa dureté soudain relativisée. Voilà un **retournement saisissant**, le premier et non le dernier d'un film où l'ambivalence sera reine, jusqu'à la dernière minute. De manière cristalline, tendue.

**L'Été dernier tient en haleine comme un film à suspense.** Sans meurtre mais avec la transgression d'un amour fou, scandaleux, qui frappe Anne et son beau-fils, Théo (Samuel Kircher, non loin du Tazio de *Mort à Venise*), âgé de 17 ans. Celui-ci est un adonis indocile et un brin arrogant, qui vivait jusque-là chez sa mère. Après une incartade de trop, son père, mari d'Anne, a décidé de le ramener chez lui. Théo arrive dans cette grande maison, écrin idéal où Pierre et Anne, couple aisé, vivent avec leurs filles, joyeuses, vives, de 6 et 7 ans. Cette peinture du bonheur familial ne manque pas d'ironie. Il y a même des moments franchement cocasses, comme cette première scène de sexe, entre Pierre et Anne, où celle-ci s'épanche et s'excite en racontant un souvenir de dégoût, comme si elle était à table ou dans un salon. On pourrait se croire chez Chabrol. Sauf que **le film, et c'est toute sa force, ne va jamais là où on l'attend.** Balayant sociologie et psychologie, dépassant la morale du bien et du mal, Catherine Breillat combine l'ironie avec le souffle a priori incompatible d'un romantisme étincelant.

Élan, énergie électrique, vertige, commencent à émerger sur le *Dirty Boots* de Sonic Youth. Dans une lumière dorée de fin de journée, Anne, Théo et les filles s'en reviennent en décapotable d'une belle journée au lac, où ils se sont baignés. Anne et Théo se sont rapprochés. Est-elle attirée par son charme de jeune pâtre grec?

Bientôt ils s'embrassent et plus encore. Voilà Anne qui défaille, rajeunit à vue d'œil, retrouve son éclat de jeune fille. C'est **une alchimie intérieure que la cinéaste fait miraculeusement ressentir** : celle de l'ivresse amoureuse qui, quel que soit l'âge où on la vit, nous ramène à l'état d'exaltation de l'adolescence et à ses sensations d'absolu.

Des années séparent la blonde mûre en robe fourreau hitchcockienne et l'archange de la Renaissance, et pourtant, ils semblent avoir soudain le même âge. La réalisatrice de *Romance* et de *Parfait Amour !* donne à leurs étreintes un cachet particulier. Les scènes de sexe ont toujours été pour elle un enjeu capital, sans être à coup sûr picturales - c'est lorsqu'elle a naguère sacrifié parfois son talent de peintre que son cinéma a pu s'affaiblir. Ici, sa mystique de l'amour, inspirée notamment du Caravage, s'exprime avec succès (bravo à Jeanne Lapoirie, sa cheffe opératrice) à travers un art du portrait. Les gros plans magnifient la carnation et ses variations, pâle, rose, nacrée. Grâce sans joliesse, avec bave, morve et larmes. Grâce violente de ces visages déformés, transfigurés par le plaisir. Avec ce point d'orgue : la tête renversée d'Anne, gorge offerte, yeux fermés, extase au bord de la stase, faisant d'elle une gisante sublime.

L'attrait du gouffre n'est jamais loin. Un danger continu plane et prend une autre dimension dans le dernier tiers du film. Où la part de « monstruosité » d'Anne reprend le dessus, contre toute attente, et point à partir d'un long plan séquence, silencieux, de basculement terrifiant. Il ne faut pas y voir une condamnation de l'héroïne. Celle-ci a ses raisons - en lien avec l'amour de raison, justement. Qui ne vaut pas mieux ni moins bien que la passion. Breillat ne juge pas. Si son film est une apologie certaine du désir, magnétique, irréprouvable, il suggère aussi que toute passion est forcément mortifère.

***L'Été dernier galvanise et dérange, sans cesser d'échapper à toute vérité figée.*** Même le mari dans cette histoire est plus ambigu que son image réductrice de « *normopathe* », reproche que lui adresse un moment son épouse avec un sourire goguenard. **On peut aimer le film pour des raisons diverses, en avoir des interprétations différentes, signe de profondeur.** Aujourd'hui âgée de 75 ans, Catherine Breillat, qui a survécu, rappelons-le, à un AVC la laissant hémiparétique et qui fut sous l'emprise d'un escroc (comme elle l'a raconté dans *Abus de faiblesse*), nous offre **un tel manifeste de vigueur amoral qu'il est difficile de ne pas être admiratif.**

Jacques Morice

# L'ÉTÉ DERNIER

Un film de Catherine Breillat

## Le Monde

**Le grand retour de Catherine Breillat. Une suite de face-à-face époustouflants d'où ressort une Léa Drucker en état de grâce.**

Anne, avocate pénaliste, vit bourgeoisement dans un foyer recomposé, aux côtés de son mari, Pierre, homme d'affaires tourmenté par un contrôle fiscal, et de leurs deux filles adoptives. Avec l'arrivée des vacances, Pierre installe dans leur grande maison son fils Théo, garçon de 17 ans issu d'un premier lit, qu'il n'a pas beaucoup connu, mais avec lequel il espère recoller les morceaux. Si les relations avec sa belle-mère sont d'abord glaciales, quelque chose entre eux ne tarde pas à glisser.

La déroute d'un homme peut-elle se lire tout entière dans la façon dont celui-ci - splendide Olivier Rabourdin en ours défait - déboutonne lentement sa chemise avant d'aller se coucher. Une Léa Drucker en état de grâce dessine un personnage d'airain, cuirassé dans l'uniforme infroissable de ses robes, rigidité promise au déraillement. Son aventure avec Théo (Samuel Kircher tout en élans et abandons) est avant tout la rencontre de deux duretés, deux personnalités contondantes qui se percutent, se débusquent jusque dans l'étreinte.

*L'Été dernier* offre l'exemple éclatant d'un cinéma dont la cruauté ne se traduit ni par la morgue distanciée ni par le surplomb sardonique, mais par cette finesse de trait qui ouvre à la prodigalité romanesque. Le montage aux coupes nettes, les travellings discrets qui font basculer les lignes de force, la confrontation des visages à coups de champs-contre-champs, tout concourt à dessiner la matière du récit au scalpel, comme pour en révéler les mécanismes inconscients.

Cette nécessité enfouie n'empêche pas pour autant le film de frayer avec la chronique estivale, de s'abandonner parfois à l'alanguissement saisonnier, notamment lors d'une scène de baignade en rivière qui réveille des souvenirs renoiriens. Breillat ne tranche pas si nettement entre le chaud et le froid, elle aurait même tendance à les confondre, à dénicher la brûlure dans la glaciation, et vice versa. C'est que *L'Été dernier* renferme aussi une étude plastique cherchant le point de fusion entre des températures extrêmes.

En dernière instance, *L'Été dernier* n'exclut pas non plus d'être, tout simplement, un film d'amour, avec, outre la lucidité, sa part de naïveté. L'inconstance du désir se traduit aussi chez les personnages en matière de puérilité : défis dérisoires, chamailleries dans l'eau, comme autant de retours en enfance. D'où l'importance des deux fillettes qui gambadent sur la scène du drame et semblent contenir en germe quelque chose des comportements adultes : le même droit absolu au caprice, la même âpreté dans le vouloir. Mais il n'y a pas d'adultes chez Breillat : juste des sales gosses et des petits anges qui font parfois de grosses bêtises.

**Mathieu Macheret**

# L'ÉTÉ DERNIER

Un film de Catherine Breillat

## L'OBS

**Dans ce thriller sexuel, Catherine Breillat questionne une fois de plus l'ordre moral et offre son plus beau rôle à Léa Drucker**

Catherine Breillat mord encore. Après dix ans d'absence des écrans et un AVC qui l'a affaiblie physiquement, la revoici qui nous prouve qu'intellectuellement rien n'a bougé. Son cinéma renaît sur un visage : celui d'Anne, froid et déterminé, expression rectiligne de la justice. Avocate spécialisée dans les agressions sexuelles, elle interroge une de ses clientes, une adolescente en sanglots que l'on devine victime d'un viol, et la prépare au procès. Une heure et demie plus tard, Anne affichera la même expression glaciale face à un autre ado pour le convaincre de ne pas la traîner, elle, devant les tribunaux. L'avocate devenue accusée.

Dans l'écho entre ces deux gros plans résident l'étourdissement et la perversité de *L'Été dernier*, remake d'un film danois, *Queen of Hearts*, de May el-Toukhy, sur la liaison qu'entretiennent pendant un été une quinquagénaire et son beau-fils de 17 ans. Elle, Anne, donc, épouse installée et mère heureuse de deux fillettes adoptées, se redécouvre jeune à travers cette aventure illicite qui, pense-t-elle, s'achèvera aussi vite qu'elle a vécu. Lui, Théo, rebelle éphèbe travaillé par un rapport conflictuel au père et un romantisme de son âge, y croit et tombe de haut.

L'attirance puis le fossé entre ces deux amoureux immoraux, la réalisatrice de *Romance* et d'*A ma sœur !* les creuse au scalpel. Elle éclaire les moments en couple ou en famille de sa cruelle lucidité, joue sur les temps de latence guettés par le non-dit ou l'interdit, filme le sexe comme une petite mort sur les visages sculptés par Jeanne Lapoirie dans une lumière quotidienne où pointent les ombres solaires de Renoir et celles, sacrées, du Caravage.

Breillat n'est pas là pour plaire. Son truc ? Pousser le spectateur et ses personnages dans leurs retranchements. **Interroger nos hypocrisies, la violence du déni et des carcans bourgeois à travers la transgression. Dénicher le beau dans l'impur.** Elle le fait ici avec une rigueur d'entomologiste et une empathie éperdue pour ceux qu'elle filme : Olivier Rabourdin, le père et mari trompé, Samuel Kircher, Lolita au masculin, et Léa Drucker, renversante.

Nicolas Schaller

# L'ÉTÉ DERNIER

Un film de Catherine Breillat

## Le Canard enchaîné

Un film beau et profond comme une toile de maître

Soudain l'été dernier... Anne, une avocate heureuse dans sa vie de famille, voit débarquer dans sa maison et dans son couple ce beau-fils explosif que son mari, culpabilisé, accepte d'essayer de reprendre en main. C'est Théo, 17 ans, un adolescent hostile mais troublant, un ange rebelle qui a la beauté du diable. La foudre tombe, Anne s'embrase et tente de circonscrire l'incendie. Théo la relance, la provoque. Jusqu'à ce que le père, Pierre, apprenne ce qu'il se passe... Anne s'enferme alors dans le déni absolu, prête à tout pour se sauver.

« *L'adolescence est ma passion* », déclarait Catherine Breillat en présentant, à Cannes, ce superbe film d'amour ravageur, où elle ambitionne de « *filmer le désir et la pureté des sentiments* » au-delà de tout jugement moral. D'un remake du film danois *Queen Of Hearts* (2019), idée soufflée par son producteur Saïd Ben Saïd, elle tire **un grand film, passionné et passionnant**, sur l'air bien connu du « Diable au corps ». Avec sa caméra « *dévorante* », elle dépeint au plus près les visages au cours de quatre scènes charnelles filmées comme rarement l'amour physique l'a été. En poussant ses acteurs, « *êtres de lumière* », à dévoiler l'« *intimité taboue* », « *quand on atteint le corps transparent* ». Elle a demandé à Léa Drucker de s'inspirer du tableau *Marie-Madeleine en extase*.

« *C'est génial d'être dirigée par un tableau du Caravage !* » réagit l'actrice, sublimée. Le jeune Samuel Kircher, qui semble sorti d'un Botticelli, ou Olivier Rabourdin, buriné comme une toile flamande, s'élèvent à la même transe de jeu.

David Fontaine

# L'ÉTÉ DERNIER

Un film de Catherine Breillat



**Un portrait de femme plein de paradoxes et de cruauté  
sublimé par Léa Drucker**

Anne a la petite cinquantaine, un mari, une sœur, deux petites filles adoptées, une demeure non loin de Paris où elle se rend en décapotable. Un jour d'été, l'époux accueille Théo, 17 ans, fils d'un premier mariage, vaurien gâté et bouclé aux faux airs d'un saint Jean-Baptiste. On assiste à la rencontre inévidente de ces deux-là, deux blondeurs, deux générations et deux peaux. *L'Été dernier* parle d'abord de ça, de la jeunesse (passée), de la vieillesse (rangée), de la maturité d'une femme qui fut une vraie jeune fille, de sa séduction et de sa mélancolie.

Le récit « incestueux » du film n'est pas en soi original. Ce scandale de l'adultère a déjà été raconté d'autre manière (au hasard *Madame Bovary*, *Le Blé en herbe*, *Le Diable au corps*, *Le Souffle au cœur*). La beauté paradoxale consiste à nous situer entièrement du côté de la (mauvaise) femme, Phèdre froide, pas objet ni victime, ni proie pathétique ni salope fondamentale, mais le sujet à la manœuvre. Il faut voir Léa Drucker, absorbée en transe transie, défaillir, devenir ce monstre puritain rappelant des femmes buñueliennes, cette bourgeoisie « normopathe » et sociopathe d'un seul tenant. Rien, dans *L'Été dernier*, ne sortira de la famille.

Le film ne juge pas. Ou bien il juge de tout. Et comme tout change dans la durée du film plusieurs fois, le sens flotte, le message vient tromper l'attente morale, quelle qu'elle soit : il n'y en a pas. Plutôt, comme l'indique une affiche de la chambre de Théo, *L'Été dernier* parcourt la carte de « circulation du sang » : ce qu'il y a de plus profond, c'est la peau. Cette veine au front, cette complexion, un abandon exsangue. L'essentiel de la mise en scène consiste à s'embusquer, à agir « dans le dos », au propre et au figuré, sous le sceau du secret—  
**signe des grands cinéastes.**

**Camille Nevers**

# L'ÉTÉ DERNIER

Un film de Catherine Breillat

## marie claire

**Un grand film sur l'impériosité de la chair,  
d'une intelligence et d'une beauté à couper le souffle.**

C'est peut-être ce qu'elle a toujours aimé faire : concevoir des films en défiant le regard de ses contemporains, bousculer les lignes de leurs représentations féminines, sexuelles et masculines. Dans ce film, tous les corps sont beaux. Les jeunes, les maladroits, les ridés. Et tous vont être plongés dans un grand bain de désirs et de tourments qui défient les règles sociales et enrayent le curseur #MeToo.

Que raconte *L'Été dernier* ? Un inceste et un abus, celui d'une avocate quadra (spécialisée en droit de l'enfance) sur son beau-fils de 17 ans, parachuté dans le pavillon qu'elle habite avec son mari et ses deux filles adoptées. Mais que relate-t-il encore ? Une histoire d'attraction, de peaux, de nœuds psychanalytiques emmêlés ; l'histoire de deux êtres qui reprennent vie l'un au contact de l'autre.

**Dans une mise en scène stupéfiante de précision (et de duplicité) belle à tomber**, Catherine Breillat choisit de ne pas choisir son camp concernant l'acte lui-même tout en nommant les choses – comme si les questions morales incombaient à ses personnages. Elle n'éclipse pas la gravité des faits, désigne les petites et grosses lâchetés de son personnage principal (Léa Drucker, bouleversante) mais rabat l'intrigue sur l'autre thème qui titille son cinéma : l'ordre bourgeois lorsqu'il est traversé par une force qui le met en péril, avant de redresser la barre. Et tant pis pour les pots cassés, la jeunesse sacrifiée.

Voilà la vraie cruauté de cette prédatrice incarnée par Léa Drucker, dont la faute semble moins, selon la réalisatrice, dans la transgression sexuelle que dans la préservation par le mensonge de son mariage.

**Diaboliquement intelligent, *L'Été dernier* est aussi très émouvant.** Le personnage de Théo est une victime (Samuel Kircher, solaire), mais chacun est renvoyé à ses failles, à cette course qui entraîne parfois l'être humain vers le vide, l'abandon, et la mort qui est peut-être la clé cachée de cette ultime scène sexuelle entre deux amants statufiés.

Emily Barnett

# L'ÉTÉ DERNIER

Un film de Catherine Breillat



## Une romance à la Breillat, retorse, sexuelle et vertigineuse

D'emblée, les mots tranchent dans le réel comme le scalpel dans la chair. *"Avec combien de garçons tu as couché ?"*, demande Anne (Léa Drucker, exceptionnelle) à l'adolescente pétrifiée qui se tient face à elle. C'est un simple champ-contrechamp, a priori tout ce qu'il y a de plus banal, entre l'avocate spécialisée dans la protection de l'enfance et sa jeune cliente, mais quelque chose interpelle. Comme une légère arythmie, qui instaure un malaise et assoit le pouvoir torve de ce personnage qui compte parmi les plus fascinants filmés par **Catherine Breillat, toujours au sommet de son art**. Est-elle une protectrice ou une inquisitrice ?

On a tôt fait de retrouver la lionne Anne sur son territoire, où l'essentiel du film se déroule : une grande maison bourgeoise proche de la nature, dont elle ne sort qu'au volant de sa Mercedes beige décapotable pour quelques escapades en ville ou parties de campagne. Elle partage cet éden avec son vieux mari PDG (Olivier Rabourdin, parfait en ours harassé) et leurs deux adorables filles adoptives, jusqu'à l'arrivée impromptue, le temps d'un été chez papa et belle-maman, d'un insolent éphèbe en exil auquel Samuel Kircher prête ses traits pasoliniens, tantôt sérapiques, tantôt démoniaques.

Voilà pour le décor, très épuré. Breillat, en grande admiratrice de Dreyer, a toujours procédé par soustraction, ne gardant que le strict nécessaire pour ensuite mieux gorger ses plans d'affects tourbillonnants. Le tourbillon, ici, va se matérialiser par le biais d'une romance coupable. Puis il va faire demi-tour, dans un dernier acte vertigineux, menaçant de tout dévaster sur son passage. **C'est précisément là qu'impressionne Léa Drucker, jamais vue ainsi. Sa puissance d'incarnation se déploie tout au long du film**, notamment dans les scènes de sexe, où Breillat fait parler les corps comme peu de cinéastes savent le faire. Mais un vertige se produit, littéralement en un clin d'œil, lorsque l'avocate décide de s'engouffrer dans le déni. Ce qui se joue alors sur son visage est **prodigieux**.

Jacky Goldberg

# L'ÉTÉ DERNIER

Un film de Catherine Breillat

CAHIERS  
DU  
CINEMA

## Catherine Breillat ou le génie des francs-tireurs

Anne, pénaliste, quitte le tracé de la bonne conduite et glisse dans une fascination pour Théo, fils lycéen de son époux, Pierre — un businessman rasoir toujours en déplacement. Le couple accueille le garçon en espérant l'aider à surmonter ses troubles comportementaux. Mi-diablotin revêché au phrasé kaïra, mi-angelot blond descendu du ciel en RER, Théo vient chahuter le tableau bourgeois comme s'il incarnait une épreuve divine, un fruit défendu proposé à la femme légaliste.

Annoncée par la blancheur des habits portés par les amants en devenir, l'évidence de cette union vénéneuse tient au fait qu'Anne et Théo s'entendent : elle sait donc lui accorder l'attention qui lui manquait, tandis que lui perçoit l'avocate coincée par-delà le mur de réserve que lui impose sa fonction ; les voilà lancés dans une escapade passionnelle à l'intérieur même de la geôle familiale.

L'ascendant générationnel ne peut rien contre la condition d'auditrice éternelle qui est celle d'Anne, pour le pire et le meilleur : c'est aussi en tendant l'oreille aux signaux de l'amour (le rire de Théo, ses saillies juvéniles autour d'une bière, ou les riffs de Kim Gordon qui viennent embaumer un décor jusqu'ici presque atone) qu'elle brise sa sociabilité robotique, congelée par son métier et par la conjugalité. Cet ascendant ne peut rien non plus contre le corollaire de sa condition : être vouée à se taire.

Au cœur du nid de guêpes, la romance s'étire dans une coda féministe, laissant voir la femme jetée au bord d'une route par l'amour puissant mais inattentif des hommes, avocate privée d'aveux et de plaidoirie, condamnée à rediscuter ses sentiments et sa faute à la façon de Robinson réinstallant la justice sur son île: dans une audience mentale et absurdement solitaire, en perpétuel procès contre elle-même.

**Yal Sadat**

*Retrouvez l'intégralité de la critique dans le numéro de septembre*

# L'ÉTÉ DERNIER

Un film de Catherine Breillat



## Sidérant et inoubliable

Plusieurs semaines se sont écoulées depuis la première projection cannoise du quinzième film de Catherine Breillat et le souvenir en demeure très net. Rien d'étonnant à cela tant la clarté et la limpidité sont les maîtres-mots de *L'Été dernier*. Plus qu'aucun autre des films de la réalisatrice d'*A ma sœur !* (2001), celui-ci apparaît comme une œuvre souvent solaire mais surtout droite, réfléchie, directe et sèche. Brillante avocate, Anne (Léa Drucker, extraordinaire de bout en bout dans son plus grand rôle) vit dans une luxueuse villa au côté de son richissime mari (Olivier Rabourdin, puissant) et de leurs deux filles. Leur existence paisible et morne constituée de petits arrangements avec les conventions va être chahutée par l'arrivée de Théo (Samuel Kircher, magnétique), le revêche fils aîné de Pierre.

Anne et Théo vont s'aimer. Breillat - qui a une approche sacrée du désir - ne laisse nul doute sur l'intensité charnelle de cet amour, cette vérité des corps mis à nu qui les réunit, malgré la différence d'âge, malgré la morale, malgré la société. Elle obtient cette vérité éclatante et brutale par sa manière millimétrée et très artificielle de rompre avec le naturalisme, le « jouer juste ». Tout est déplacé de façon à rendre chaque geste plus saillant, plus fort, plus assuré, plus évident.

Ce film renvoie sans ménagement le spectateur à ses propres mensonges, ses propres arrangements avec la vie, tous ces compromis que chacun accepte par peur du désir et de l'inconnu, par souci de l'ordre et du confort. Cet ordre au nom duquel les hommes et les femmes se désavouent eux-mêmes. Il y a là une vraie charge politique subversive mais que Breillat ne traite jamais comme un sujet. Si la réalisatrice dit s'être inspirée de Hitchcock, c'est à Luis Buñuel que l'on songe, celui de *L'Âge d'or*. Même hauteur de vue, même appétence à créer des images « sur réalistes », même brutalité des affects, même trivialité des passions, même frontalité devant nos faiblesses et nos grandeurs, mêmes vérités éternelles et terribles.

**Frédéric Mercier**

*Retrouvez l'intégralité de la critique dans le numéro de septembre*

# L'ÉTÉ DERNIER

Un film de Catherine Breillat

## PREMIERE

**Un sujet passionnant à explorer, un film vertigineux**

Pendant dix ans, Catherine Breillat, suite à des problèmes de santé, a dû se tenir éloignée des plateaux. Le temps a beau avoir passé, la réalisatrice tient bon le cap de son cinéma. En s'affranchissant, comme toujours, de la pensée dominante de son époque ; en questionnant et en remettant en cause ce qu'on pensait établi. Non pas par banal esprit de provocation. Mais dans un geste naturel qui traduit celle qu'elle est profondément.

*Une vraie jeune fille, 36 fillette, Parfait amour !...* Le cinéma de Breillat n'arrondit jamais les angles, mais au contraire bouscule, crée le malaise. Et ce remake d'un film danois resté inédit dans nos salles (*Dronningen* de May el-Toukhy) n'a rien à envier de ce point de vue-là à ses prédécesseurs. *L'Été dernier* est le récit d'un amour interdit, celui d'une avocate quadragénaire (qui défend notamment les mineurs victimes d'abus) et de son beau-fils de 17 ans.

Breillat y filme les corps qui s'entremêlent, les peaux qui rougissent avec une intensité inouïe. Elle propose l'un des plus dérangeants et machiavéliques portraits de femme qu'il ait été donné de voir depuis longtemps. Une femme portée par son désir mais qui se refuse à en payer le prix. La cinéaste explore un sujet tabou sans chercher à s'en excuser ni à équilibrer les points de vue. **Ça hérisse, ça décoiffe, ça impressionne aussi, à l'image des interprétations magistrales de Léa Drucker et du débutant Samuel Kircher. Un retour gagnant.**

Thierry Chèze

# L'ÉTÉ DERNIER

Un film de Catherine Breillat

## LA SEPTIÈME OBSESSION

**Du grand cinéma, qui ne se justifie d'aucun autre effet que l'image -  
l'image nue et l'intensité du présent**

Il aura fallu l'audace du producteur Saïd Ben Saïd pour sortir Catherine Breillat de sa retraite, au service d'un pari risqué : mettre en scène la relation transgressive entre une mère de famille avocate et son beau-fils de 17 ans. On a redouté un film gratuitement sordide, tandis que l'œuvre de Breillat est d'une rare sensibilité. On a redouté un sujet à l'enrobage télévisuel; or c'est bien le cinéma qui nous sidère une fois venu le générique. Langage par où l'on se défait de tout jugement, de toute psychologisation grossière.

Pas de flashbacks ni de pédagogie narrative; on entre dans le film avec fracas, sans préavis. Tout comme on débarque dans cette famille petite-bourgeoise, à la banalité presque inquiétante. Breillat fait de leur maison avec jardin un lieu isolé, un Éden qui se voudrait protégé du vice alors même que le ver est dans le fruit ; en l'occurrence, celui du conformisme mortifère. C'est ce poids-là qui pèse sur le film, dont la sécheresse inhabituelle n'autorise aucune afféterie sonore - si ce n'est le cliquetis des talons hauts.

A l'opposé de personnages au passé trouble, la forme se veut d'une limpidité presque violente ; c'est que la déviance y surgit frontalement. Violence aussi - mais toujours sublime - du gros plan, de ces visages que la cinéaste se refuse à monter en champ-contrechamp. C'est la continuité qui importe - on ne triche pas avec ces choses-là. D'où **la beauté grave d'un projet hanté par une question : montrer, affronter l'irrationnel. Et ce jusqu'à sa forme la plus obscure, la plus intersidérale; c'est l'inoubliable dernier plan du film.**

David Ezan

*Retrouvez l'intégralité de la critique et un entretien avec Catherine Breillat dans le numéro de septembre*